

une description purement linguistique. D'une manière générale, en plaçant le sujet (au sens philosophique du terme) au centre des grandes catégories du langage, en montrant, à l'occasion de faits très divers, que ce sujet ne peut jamais se distinguer d'une « instance du discours », différente de l'instance de la réalité, Benveniste fonde linguistiquement, c'est-à-dire scientifiquement, l'identité du sujet et du langage, position qui est au cœur de bien des recherches actuelles et qui intéresse aussi bien la philosophie que la littérature ; de telles analyses désignent peut-être l'issue d'une vieille anthomie, mal liquidée, celle du subjectif et de l'objectif, de l'individu et de la société, de la science et du discours.

Les livres de savoir, de recherche, ont aussi leur « style ». Celui-ci est d'une très grande classe. Il y a une beauté, une expérience de l'intellect qui donne à l'œuvre de certains savants cette sorte de *clarté inépuisable*, dont sont aussi faites les grandes œuvres littéraires. Tout est clair dans le livre de Benveniste, tout peut y être reconnu immédiatement pour vrai ; et cependant aussi, tout en lui ne fait que commencer.

LA QUINZAINÉ LITTÉRAIRE
15 mai 1966

Sur le livre d'Emile Benveniste, Problèmes
de linguistique générale I, Gallimard, 1966.

Sémantique de l'objet

Je voudrais vous présenter quelques réflexions sur l'objet dans notre civilisation, qu'on appelle communément une civilisation technicienne ; je voudrais placer ces réflexions dans le cadre d'une recherche qui se poursuit actuellement dans plusieurs pays sous le nom de sémiologie ou science des signes. La sémiologie, ou, comme on dit en anglais, la *semiotics*, a été postulée il y a déjà une cinquantaine d'années par le grand linguiste genevois Ferdinand de Saussure, qui avait prévu que la linguistique un jour ne serait qu'un département d'une science, beaucoup plus générale, des signes, qu'il appelait précisément la sémiologie. Or, ce projet sémiologique a reçu, depuis quelques années, une actualité, une force nouvelle, parce que d'autres sciences, d'autres disciplines annexes se sont développées considérablement, et en particulier la théorie de l'information, la linguistique structurale, la logique formelle et certaines recherches d'anthropologie ; toutes ces recherches ont concouru à placer au premier plan la préoccupation d'une discipline sémiologique qui étudierait comment les hommes donnent du sens aux choses. Jusqu'à présent, une science a étudié comment les hommes donnent du sens aux sons articulés : c'est la linguistique. Mais comment les hommes donnent-ils du sens aux choses qui ne sont pas des sons ? C'est cette exploration qui reste actuellement devant les chercheurs. Si elle n'a pas encore fait de pas décisifs, c'est pour plusieurs raisons ; d'abord parce qu'on n'a étudié, sur ce plan, que des codes extrêmement rudimentaires, qui n'ont pas d'intérêt sociologique, comme, par exemple, le code routier ; ensuite, parce que tout ce qui signifie dans le monde est toujours, plus au moins, mêlé de langage : on n'a jamais de systèmes significatifs d'objets à l'état pur ; le langage intervient toujours, comme relais, notamment dans les systèmes d'images, comme titres, légendes, articles, c'est pourquoi il n'est pas juste de dire que nous sommes exclusivement dans une civilisation de l'image. C'est donc dans ce cadre général d'une recherche sémiologique que je voudrais vous présenter quelques réflexions, rapides et

sommaires, sur la façon dont les objets peuvent signifier dans le monde contemporain. Et ici je précise bien tout de suite que j'accorde un sens très fort au mot *signifier*; il ne faut pas confondre *signifier* et *communiquer*: *signifier*, cela veut dire que les objets ne véhiculent pas seulement des informations, auquel cas ils communiqueraient, mais constituent aussi des systèmes structurés de signes, c'est-à-dire essentiellement des systèmes de différences, d'oppositions et de contrastes.

Et d'abord, comment définirons-nous les objets (avant de voir comment ils peuvent signifier)? Les dictionnaires donnent des définitions vagues de l'objet: l'objet c'est ce qui s'offre à la vue, c'est ce qui est pensé par rapport au sujet qui pense, bref, comme le disent la plupart des dictionnaires, l'objet c'est *quelque chose*, définition qui ne nous apprend rien, à moins que nous n'essayions de voir quelles sont les connotations du mot *objet*. Pour ma part, je verrais deux grands groupes de connotations; d'abord un premier groupe constitué par ce que j'appellerais les connotations existentielles de l'objet. L'objet, très vite, prend à nos yeux l'apparence ou l'existence d'une chose qui est inhumaine et qui s'entête à exister, un peu contre l'homme; dans cette perspective, il y a de nombreux développements, de nombreux traitements littéraires de l'objet: dans *La Nausée* de Sartre, des pages célèbres sont consacrées à cette sorte d'entêtement de l'objet à être en dehors de l'homme, à exister en dehors de l'homme, provoquant un sentiment de nausée du narrateur devant les troncs d'arbre dans un jardin public, ou sa propre main. Dans un autre style, le théâtre de Ionesco nous fait assister à une sorte de prolifération extraordinaire des objets: les objets envahissent l'homme, qui ne peut se défendre, et qui est, en quelque sorte, étouffé par eux. Il y a aussi un traitement plus esthétique de l'objet, présenté comme recelant une sorte d'essence à reconstruire, et c'est ce traitement qu'on trouve soit chez les peintres de natures mortes, soit au cinéma chez certains metteurs en scène, dont le style consiste précisément à réfléchir sur l'objet (je pense à Bresson): dans ce qu'on appelle couramment le Nouveau Roman, il y a aussi un traitement particulier de l'objet, précisément décrit dans sa stricte apparence. Dans cette direction, nous voyons donc qu'il y a sans cesse une sorte d'échappée de l'objet vers l'infiniment subjectif; et par là même, au fond, toutes ces œuvres tendent à montrer que l'objet développe pour l'homme une sorte d'absurde, et qu'il a en quelque sorte le sens d'un non-sens; il est là pour signifier qu'il n'a pas de sens; ainsi, même dans cette perspec-

tive-là, nous nous trouvons dans un climat en quelque sorte sémantique. Il y a aussi un autre groupe de connotations, sur lesquelles je prendrai appui pour la suite de mon propos: ce sont les connotations « technologiques » de l'objet. L'objet se définit alors comme ce qui est fabriqué; c'est de la matière finie, standardisée, formée et normalisée, c'est-à-dire soumise à des normes de fabrication et de qualité; l'objet est alors surtout défini comme un élément de consommation: une certaine idée de l'objet est reproduite à des millions d'exemplaires dans le monde, à des millions de copies: un téléphone, une montre, un bibelot, une assiette, un meuble, un stylo, ce sont vraiment ce que nous appelons couramment des objets; l'objet ne s'échappe plus vers l'infiniment subjectif, mais vers l'infiniment social. C'est de cette dernière conception de l'objet que je voudrais partir.

Communément, nous définissons l'objet comme « quelque chose qui sert à quelque chose ». L'objet est, par conséquent, à première vue, entièrement absorbé dans une finalité d'usage, dans ce qu'on appelle une fonction. Et, par là même, il y a, spontanément sentie par nous, une sorte de transitivité de l'objet: l'objet sert à l'homme à agir sur le monde, à modifier le monde, à être dans le monde d'une façon active; l'objet est une sorte de médiateur entre l'action et l'homme. On pourrait faire remarquer à ce moment, d'ailleurs, qu'il n'y a pour ainsi dire jamais un objet *pour rien*; certes il y a des objets présentés sous forme de bibelots inutiles, mais ces bibelots ont toujours une finalité esthétique. Le paradoxe que je voudrais signaler, c'est que ces objets qui ont toujours, en principe, une fonction, une utilité, un usage, nous croyons les vivre comme des instruments purs, alors qu'en réalité ils véhiculent d'autres choses, ils sont aussi autre chose: ils véhiculent du sens; autrement dit, l'objet sert effectivement à quelque chose, mais il sert aussi à communiquer des informations; ce que nous pourrions résumer d'une phrase, en disant qu'il y a toujours un sens qui déborde l'usage de l'objet. Peut-on imaginer un objet plus fonctionnel qu'un téléphone? Cependant, l'apparence d'un téléphone a toujours un sens indépendant de sa fonction: un téléphone blanc transmet une certaine idée du luxe ou de la féminité; il y a des téléphones bureaux-cratiques, il y a des téléphones démodés, qui transmettent l'idée d'une certaine époque (1925); bref, le téléphone lui-même est susceptible de faire partie d'un système d'objets-signes; de même, un stylo affiche nécessairement un certain sens de richesse, de simplicité, de sérieux, de fantaisie, etc.; les assiettes, dans les-

quelles nous mangeons, ont toujours aussi un sens et, quand elles n'en ont pas, quand elles feignent de ne pas en avoir, eh bien, précisément elles finissent par avoir le sens de n'avoir aucun sens. Par conséquent, il n'y a aucun objet qui échappe au sens.

Quand cette sorte de sémantisation de l'objet se produit-elle ? Quand la signification de l'objet commence-t-elle ? Je serais tenté de répondre que cela se produit dès que l'objet est produit et consommé par une société d'hommes, dès qu'il est fabriqué, normalisé ; ici, les exemples historiques abonderaient ; par exemple, nous savons qu'il arrivait aux anciens soldats de la république romaine de se jeter sur les épaules une couverture contre la pluie, contre les intempéries, le vent, le froid ; à ce moment-là, évidemment, le vêtement comme objet n'existait pas encore ; il n'avait pas de nom, il n'avait pas de sens ; il était réduit à un pur usage ; mais, à partir du jour où l'on a fendu les couvertures, où on les a traitées en série, où on leur a donné une forme standardisée, on a été par là même obligé de leur trouver un nom, et ce vêtement inconnu est devenu la « pénule » ; à ce moment-là, cette vague couverture est devenue le véhicule d'un sens qui a été la « militarité ». Tous les objets qui font partie d'une société ont un sens ; pour trouver des objets privés de sens, il faudrait imaginer des objets parfaitement improvisés ; or, à vrai dire, on n'en trouve pas ; une page célèbre de Cl. Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage* nous dit que la bricole, l'invention de l'objet par un bricoleur, par un amateur, est elle-même recherche et imposition d'un sens à l'objet ; pour trouver des objets absolument improvisés, il faudrait arriver à des états complètement associés ; on peut imaginer qu'un clochard, par exemple, en improvisant des chaussures avec du papier journal, produit un objet parfaitement libre ; mais cela même n'est pas ; très vite, ce papier journal deviendra précisément le *signe* du clochard. En somme, la fonction d'un objet devient toujours, au moins, le signe même de cette fonction : il n'y a jamais d'objets, dans notre société, sans une sorte de supplément de fonction, une légère emphase qui fait que les objets pour le moins se signifient toujours eux-mêmes. Par exemple, j'ai beau avoir réellement besoin de téléphoner et pour cela avoir un téléphone sur ma table, il m'empêche qu'aux yeux de certaines personnes qui viendront me voir, qui ne me connaissent pas très bien, ce téléphone fonctionnera comme un signe, le signe du fait que je suis un homme qui a besoin d'avoir des contacts dans sa profession ; et même ce verre d'eau, dont je me suis servi réellement, parce que j'ai réellement soif, eh

bien, malgré tout, je ne peux faire autrement qu'il ne fonctionne comme le signe même du conférencier.

Comme tout signe, l'objet est au carrefour de deux coordonnées, de deux définitions. La première des coordonnées, c'est ce que j'appellerai une coordonnée symbolique : tout objet a, si l'on peut dire, une profondeur métaphorique, il renvoie à un *signifié* ; l'objet a toujours au moins un signifié. J'ai là une série d'images : ce sont des images empruntées à la publicité : vous voyez qu'ici il y a une lampe, et nous comprenons tout de suite que cette lampe signifie le soir, le nocturne, plus exactement ; si vous avez une publicité pour des pâtes italiennes (je parle d'une publicité française), il est évident que le tricolore (vert, jaune et rouge) fonctionne comme un signe d'une certaine italianité ; donc, première coordonnée, la coordonnée symbolique, constituée par le fait que tout objet est au moins le signifiant d'un signifié. La deuxième coordonnée est ce que j'appellerai la coordonnée de classement, ou coordonnée taxinomique (la taxinomie est la science des classifications) ; nous ne vivons pas sans avoir en nous, plus ou moins consciemment, un certain classement des objets, qui nous est imposé ou suggéré par notre société. Ces classements d'objets sont très importants dans les grandes entreprises, ou les grandes industries, où il s'agit de savoir comment classer toutes les pièces, ou tous les boulons d'une machine dans les magasins, et où il faut donc adopter des critères de classement ; il y a un autre ordre de faits où le classement des objets est très important, et c'est un ordre très quotidien : c'est le grand magasin ; dans le grand magasin, il y a aussi une certaine idée du classement des objets, et cette idée, bien entendu, n'est pas gratuite, elle comporte une certaine responsabilité ; un autre exemple de l'importance du classement des objets, c'est l'encyclopédie ; dès qu'on veut faire une encyclopédie, sans se résoudre à classer les mots selon l'ordre alphabétique, on est bien obligé d'adopter un classement des objets.

Avant ainsi posé que l'objet était toujours un signe, défini par deux coordonnées, une coordonnée profonde, symbolique, et une coordonnée étendue, de classement, je voudrais dire maintenant quelques mots sur le système sémantique des objets proprement dit ; ce seront des remarques prospectives, car en fait la recherche reste à faire d'une façon sérieuse. Il y a en effet un très grand obstacle à étudier le sens des objets, et cet obstacle, je l'appellerai l'obstacle de l'évidence : si nous devons étudier le sens des objets, nous devons nous donner à nous-même une sorte de

secousse, de détachement, pour objectiver l'objet, structurer sa signification : pour cela, il y a un moyen que tout sémanticien de l'objet peut employer, et qui est de recourir à un ordre de représentations où l'objet est livré à l'homme d'une façon à la fois spectaculaire, emphatique et intentionnelle, qui est la publicité, le cinéma ou encore le théâtre. Pour les objets traités par le théâtre, je rappellerai qu'il y a des indications précieuses, d'une extrême richesse d'intelligence, dans les commentaires de Brecht sur un certain nombre de ses mises en scène ; le commentaire le plus célèbre concerne la mise en scène de *Mère Courage*, où Brecht explique très bien le traitement long et compliqué qu'il faut faire subir à certains objets de la mise en scène, pour leur faire signifier tel concept ; car la loi du théâtre, c'est qu'il ne suffit pas que l'objet représenté soit réel, il faut encore que le sens soit en quelque sorte détaché de la réalité : il ne suffit pas de présenter au public une veste de cantinière réellement usée pour qu'elle signifie l'usure ; il faut que vous inventiez, vous, metteur en scène, les signes de l'usure.

Si donc l'on recourait à ces sortes de « corpus » assez artificiels, mais très précieux, comme le théâtre, le cinéma et la publicité, on pourrait à ce moment-là isoler, dans l'objet représenté, des signifiants et des signifiés. Les signifiants de l'objet, ce sont naturellement des unités matérielles, comme tous les signifiants de n'importe quel système de signes, c'est-à-dire des couleurs, des formes, des attributs, des accessoires. J'indiquerai ici deux états principaux du signifiant, par ordre croissant de complexité.

D'abord un état purement symbolique ; c'est ce qui se passe, comme j'ai déjà dit, quand un signifiant, c'est-à-dire un objet, renvoie à un seul signifié ; c'est le cas de grands symboles anthropologiques, comme la croix, par exemple, ou le croissant, et il est probable que l'humanité dispose ici d'une sorte de réserve finie des grands objets symboliques, réserve anthropologique, ou tout au moins très largement historique, qui relève donc d'une sorte de science, ou, en tout cas, de discipline qu'on pourrait appeler la *symbolique* ; cette symbolique a été, en général, très bien étudiée pour les sociétés passées, à travers les œuvres d'art qui la mettent en œuvre, mais est-ce que nous l'étudions vraiment, ou est-ce que nous nous disposons à l'étudier dans notre société actuelle ? Il y aurait à se demander ce qui reste de ces grands symboles dans une société technique comme la nôtre ; est-ce que ces grands symboles ont disparu, est-ce qu'ils se sont transformés, est-ce qu'ils sont cachés ? Ce sont des questions que nous

pourrions nous poser. Je pense, par exemple, à une publicité qu'on voit quelquefois sur les routes françaises. C'est une publicité pour une marque de camions ; c'est un exemple assez intéressant parce que le publicitaire qui a conçu cette affiche a fait de la mauvaise publicité, justement parce qu'il n'a pas pensé le problème en termes de signes ; voulant indiquer que les camions dureraient très longtemps, il a représenté une paume de main barrée d'une sorte de croix ; pour lui, il s'agissait d'indiquer la ligne de vie du camion ; mais je suis persuadé qu'en fonction des règles mêmes de la symbolique, la croix sur la main est ressentie comme un symbole de mort ; même dans l'ordre prosaïque de la publicité, il y aurait à rechercher l'organisation de cette très ancienne symbolique.

Un autre cas de relation simple — nous sommes toujours dans la relation symbolique entre l'objet et un signifié —, c'est le cas de toutes les relations *déplacées* : j'entends par là qu'un objet perçu dans son entier, ou, s'il s'agit de publicité, donné dans son entier, ne signifie cependant que par l'un de ses attributs. J'en ai ici bien des exemples : une orange, bien que représentée en entier, ne signifiera que la qualité du *juteux* et *désaltérant* ; c'est le *juteux* qui est signifié par la représentation de l'objet, ce n'est pas tout l'objet : il y a donc un déplacement du signe. Lorsqu'on représente une bière, ce n'est pas essentiellement la bière qui constitue le message, c'est le fait qu'elle est glacée : il y a aussi déplacement. C'est ce qu'on pourrait appeler un déplacement non plus par métaphore, mais par métonymie, c'est-à-dire par glissement du sens. Ces sortes de significations métonymiques sont extrêmement fréquentes dans le monde des objets ; c'est un mécanisme certainement très important car l'élément signifiant est alors à la fois perceptible — nous le recevons d'une façon parfaitement claire — et cependant en quelque sorte noyé, naturalisé dans ce qu'on pourrait appeler l'étre-là de l'objet. On aboutit ainsi à une sorte de définition paradoxale de l'objet : une orange c'est, dans ce mode emphatique de la publicité, le *juteux plus l'orange* ; l'orange est toujours là comme objet naturel pour soutenir l'une de ses qualités qui devient son signe.

Après la relation purement symbolique, il faut examiner toutes les significations qui sont attachées à des collections d'objets, à des pluralités organisées d'objets ; ce sont les cas où le sens ne naît pas d'un objet, mais d'un assemblage intelligible d'objets : le sens est en quelque sorte étendu. Il faut prendre garde ici à ne pas comparer l'objet au mot en linguistique, et la collection

d'objets à la phrase ; ce serait une comparaison inexacte, parce que l'objet isolé est déjà une phrase ; c'est une question que les linguistes maintenant ont bien élucidée : la question des *mots-phrases* ; lorsque vous voyez, au cinéma, un revolver, le revolver n'est pas l'équivalent du mot par rapport à un ensemble plus grand ; le revolver est déjà lui-même une phrase, une phrase évidemment très simple, dont l'équivalent linguistique serait : *voici un revolver*. Autrement dit, l'objet n'est jamais – dans le monde où nous vivons – à l'état d'élément d'une nomenclature. Les collections significatives d'objets sont nombreuses, notamment dans la publicité. J'ai montré l'homme qui lit le soir : il y a dans cette image quatre ou cinq objets significatifs, qui concourent à faire passer un sens global unique, celui de détente, de repos : il y a la lampe, il y a le confort du *sweater* en grosse laine, il y a le fauteuil de cuir, il y a le journal ; le journal n'est pas un livre ; ce n'est pas aussi sérieux, c'est de la distraction : tout cela veut dire que l'on peut boire du café, tranquillement, le soir, sans s'énervier. Ces assemblages d'objets ce sont des *syntagmes*, c'est-à-dire des fragments étendus de signes. La syntaxe des objets est évidemment une syntaxe extrêmement élémentaire. Quand on met des objets ensemble, on ne peut pas leur attribuer des coordinations aussi compliquées que dans le langage humain. En réalité les objets – que ce soient les objets de l'image ou les objets réels d'une pièce, ou d'une rue – ne sont liés que par une seule forme de connexion, qui est la parataxe, c'est-à-dire la juxtaposition pure et simple d'éléments. Cette sorte de parataxe des objets est extrêmement fréquente dans la vie : c'est le régime auquel sont soumis, par exemple, tous les meubles d'une pièce. L'ameublement d'une pièce concourt à un sens final (à un « style ») uniquement par juxtaposition d'éléments. En voici un exemple : il s'agit d'une publicité pour une marque de thé ; il faut donc signifier non pas l'Angleterre, car les choses sont plus subtiles, mais l'*anglaisité* ou la *britannicité*, si je puis dire, c'est-à-dire une sorte d'identité emphatique de l'Anglais : on a donc ici, par un syntagme minutieusement composé, le store des maisons coloniales, l'habillement de l'homme, ses moustaches, le goût typique des Anglais pour la marine et l'hippisme, qui est là, dans ces navires-bibelots, dans ces chevaux en bronze, et finalement nous lisons spontanément dans cette image, uniquement par la juxtaposition d'un certain nombre d'objets, un signifié extrêmement fort, qui est précisément cette anglaisité dont je parlais.

Quels sont les signifiés de ces systèmes d'objets, quelles sont les informations transmises par les objets ? Ici, on ne peut faire qu'une réponse ambiguë, car les signifiés des objets dépendent beaucoup non pas de l'émetteur du message, mais du récepteur, c'est-à-dire du lecteur de l'objet. En effet, l'objet est polysémique, c'est-à-dire qu'il s'offre facilement à plusieurs lectures de sens : devant un objet, il y a presque toujours plusieurs lectures qui sont possibles, et cela non seulement d'un lecteur à un autre, mais aussi, quelquefois, à l'intérieur d'un même lecteur. Autrement dit, chaque homme a en lui, pour ainsi dire, plusieurs lexiques, plusieurs réserves de lecture, selon le nombre de savoirs, de niveaux culturels, dont il dispose. Tous les degrés de savoir, de culture et de situation sont possibles devant un objet et une collection d'objets. On peut même imaginer que, devant un objet ou une collection d'objets, nous ayons une lecture proprement individuelle, que nous investissions dans le spectacle de l'objet ce qu'on pourrait appeler notre propre *psyché* : nous savons que l'objet peut appeler chez nous des lectures de niveau psychanalytique. Ceci n'infirme pas la nature systématique, la nature codifiée de l'objet. Nous savons que, même si l'on descend dans le plus profond de l'individuel, on n'échappe pas pour autant au sens. Si l'on propose le test de Rorschach à des milliers de sujets, on aboutit à une typologie très stricte des réponses : plus l'on pense descendre dans la réaction individuelle, plus l'on retrouve des sens en quelque sorte simples et codés : à quelque niveau que nous nous plaçons, dans cette opération de lecture de l'objet, nous constatons que le sens traverse toujours de part en part l'homme et l'objet.

Est-ce qu'il y a des objets hors du sens, c'est-à-dire des cas limites ? Je ne le pense pas. Un objet non signifiant, dès qu'il est pris en charge par une société – et je ne vois pas comment il ne pourrait pas l'être –, fonctionne au moins comme le signe de l'in-signifiant, il se signifie comme insignifiant. C'est un cas que l'on peut observer au cinéma : on peut trouver des metteurs en scène dont tout l'art consiste à suggérer, pour les motifs mêmes de l'argument, des objets insignifiants ; l'objet insolite lui-même n'est pas hors du sens ; il fait chercher le sens : il y a des objets devant lesquels nous nous demandons : *Qu'est-ce que c'est ?* C'est là une forme légèrement traumatique, mais cette inquiétude finalement ne dure pas, les objets fournissent d'eux-mêmes une certaine réponse, et par là même un certain apaisement. D'une façon générale, dans notre société, il n'y a pas d'objets qui ne finissent

par fournir un sens et réintégrer ce grand code des objets dans lequel nous vivons.

Nous avons opéré une sorte de décomposition idéale de l'objet. Dans un premier temps (tout cela étant purement opératoire), nous avons constaté que l'objet se présente toujours à nous comme utile, fonctionnel : ce n'est qu'un usage, un médiateur entre l'homme et le monde : le téléphone sert à téléphoner, l'orange à se nourrir. Puis, dans un deuxième temps, nous avons vu qu'en réalité, la fonction supporte toujours un sens. Le téléphone indique un certain mode d'activité dans le monde, l'orange signifie la vitamine, le jus vitaminé. Or, nous savons que le sens est un procès non pas d'action, mais d'équivalences ; autrement dit, le sens n'a pas une valeur transitive ; le sens est en quelque sorte inerte, immobile ; on peut donc dire qu'il y a dans l'objet une sorte de lutte entre l'activité de sa fonction et l'inactivité de sa signification. Le sens désactive l'objet, il le rend intransitif, il lui assigne une place figée dans ce que l'on pourrait appeler un tableau vivant de l'imaginaire humain. Ces deux temps, à mon sens, ne sont pas suffisants pour expliquer le trajet de l'objet : j'en ajouterai pour ma part un troisième : c'est le moment où se produit une sorte de mouvement en retour qui va ramener l'objet du signe à la fonction ; d'une façon cependant un peu particulière. En effet les objets ne nous donnent pas ce sens qu'ils ont, d'une façon franche, déclarée. Lorsque nous lisons un panneau de code routier, nous recevons un message absolument franc ; ce message ne joue pas au non-message, il se donne vraiment comme un message. De même lorsque nous lisons des lettres imprimées, nous avons la conscience de percevoir un message. A l'inverse, l'objet qui nous suggère un sens reste cependant toujours à nos yeux un objet fonctionnel : l'objet paraît toujours fonctionnel, au moment même où nous le lisons comme un signe. Nous pensons qu'un manteau de pluie sert à protéger de la pluie, même si nous le lisons comme le *signe* d'une situation atmosphérique. Cette dernière transformation du signe en fonction utopique, irréelle (la Mode peut proposer des manteaux de pluie qui ne pourraient en rien protéger de la pluie), c'est, je crois, un grand fait idéologique, surtout dans notre société. Le sens est toujours un fait de culture, un produit de la culture ; or, dans notre société, ce fait de culture est sans cesse naturalisé, reconverti en nature par la parole, qui nous fait croire à une situation purement transitive de l'objet. Nous croyons être dans un monde pratique d'usages, de fonctions, de domestication totale

de l'objet, et en réalité nous sommes aussi, par les objets, dans un monde du sens, des raisons, des alibis : la fonction donne naissance au signe, mais ce signe est reconverti dans le spectacle d'une fonction. Je crois que c'est précisément cette conversion de la culture en pseudo-nature qui peut définir l'idéologie de notre société.

*Conférence prononcée en septembre 1964 à la Fondation Cini, à Venise, dans le cadre d'un colloque sur « L'Art et la culture dans la civilisation contemporaine ». Publiée dans le volume Arte e cultura nella civiltà contemporanea, préparé par Piero Nardi.
© Sansoni, Firenze, 1966.*